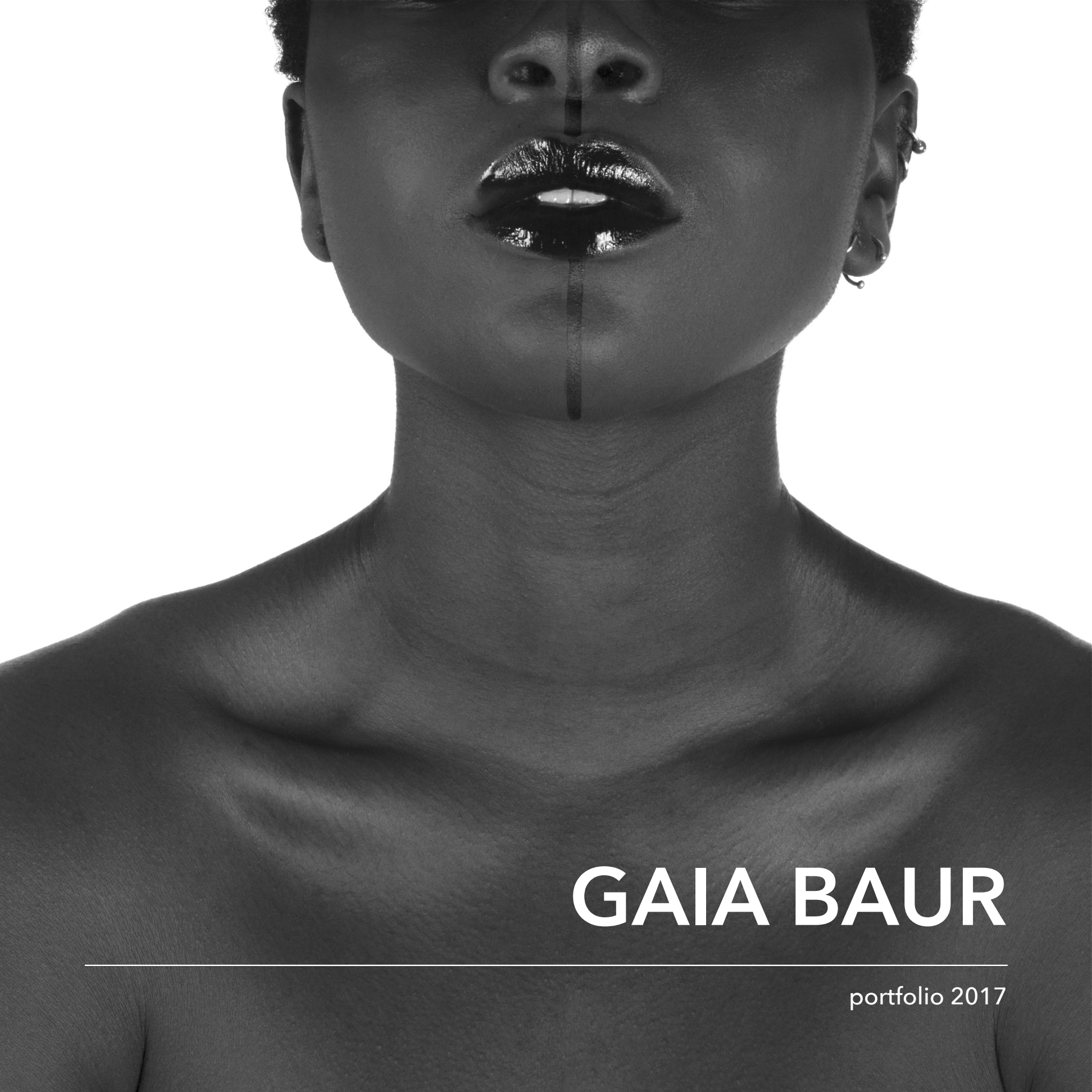




GAIA BAUR

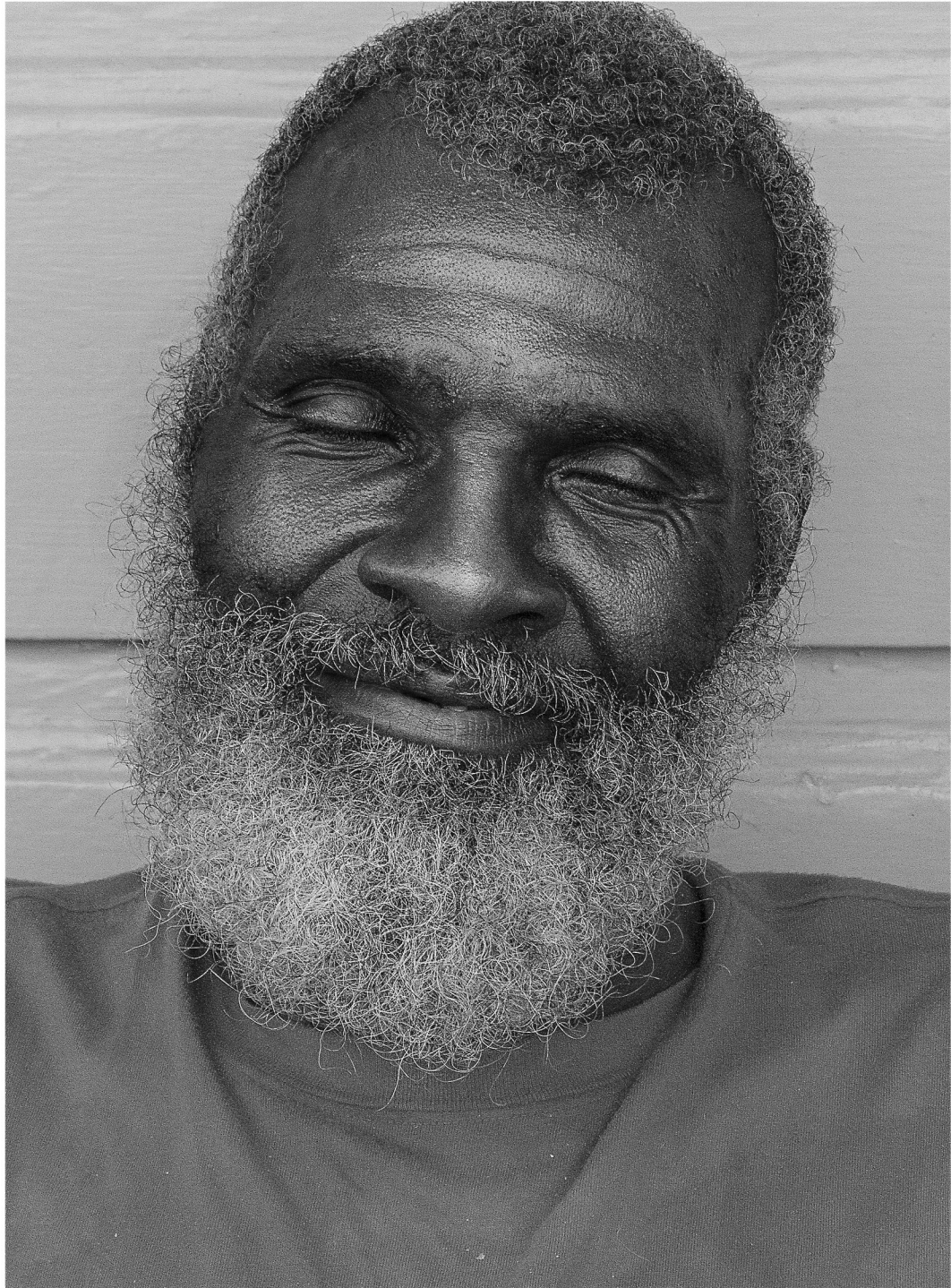
portfolio 2017





















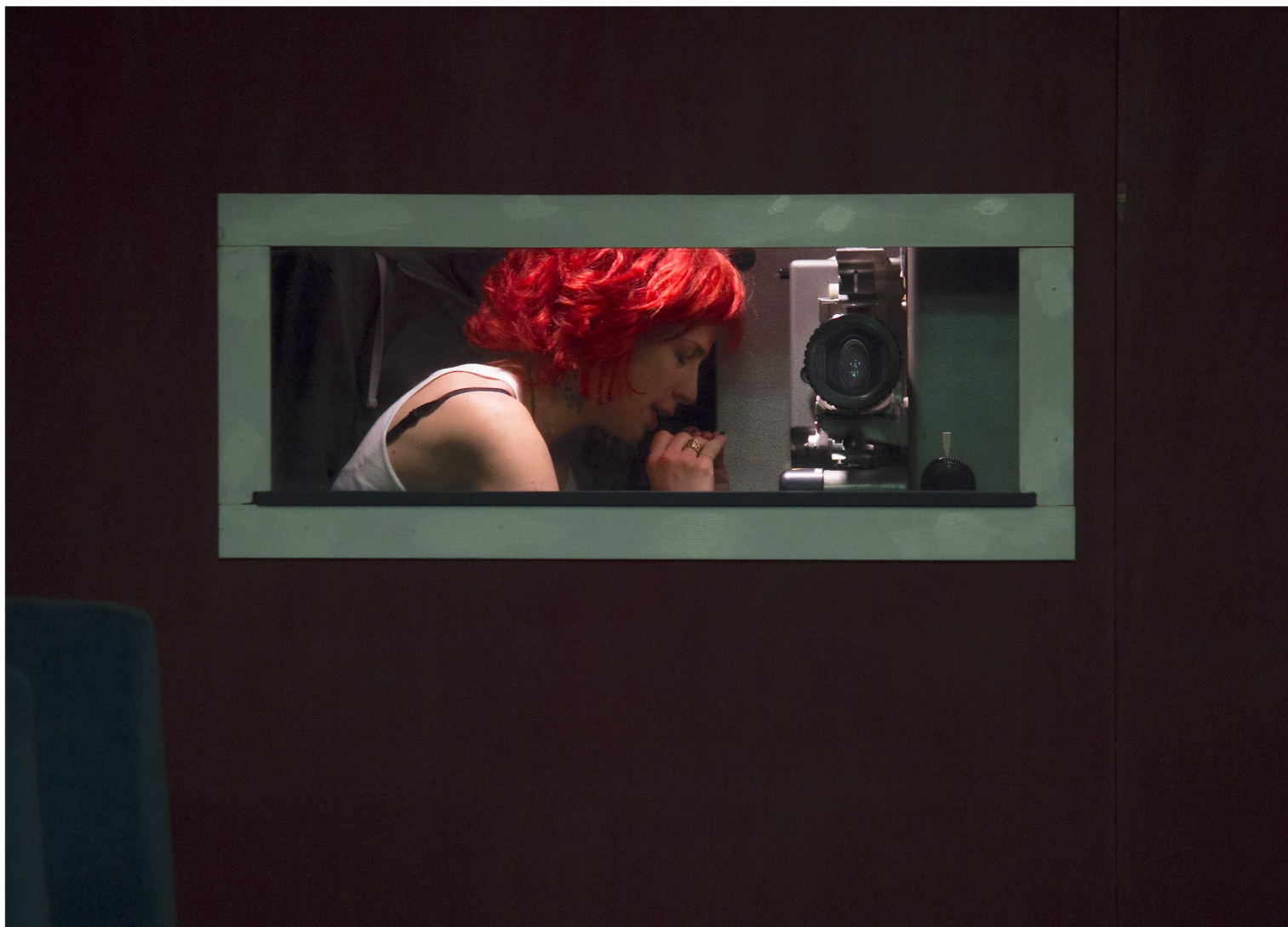














La veste verte

Jacques Chessex

Quand mon père est mort, j'ai gardé de lui plusieurs choses, des livres, des meubles, une veste que j'aimais lui voir porter. Les meubles et beaucoup de biens ont été disséminés lors de plusieurs déménagements, la veste seule est restée, à mon tour je l'ai portée plus de vingt ans en revoyant toujours l'image de mon père avec ce velours d'un vert d'eau avec lequel il se confondait. J'aimais cette veste. Elle était belle, elle vieillissait avec moi, sur moi, le calme émanait de sa matière et de sa solidité. Lorsqu'elle a été trop usée, usée jusqu'au trou, qu'elle a eu l'air de la guenille du vagabond ou de l'errant que mon père était certainement tout au fond de lui, je l'ai mieux aimée encore et je l'ai conservée plusieurs années, dans un placard où j'allais souvent la regarder et la toucher. Puis, au bout de quarante ans, sans nécessité, sans hâte, avec une sorte de résignation qui m'a coûté autant que de me séparer d'un être vivant, je l'ai glissée dans un sac en plastique et je l'ai abandonnée à la voirie.





Héloïse

Richard Millet

Cette petite personne, frêle et blessée, s'émeut, comme si elle en était la cause, de mes plus infimes sautes d'humeur. On voit trop vite poindre des larmes dans cette figure mince qu'une moue chagrine tire violemment vers l'enfance, tandis que le regard - un regard d'eaux sombres où errent des étoiles - cherche dans le mien la confirmation douloureuse de son adolescence; et comme cela ne suffit pas (sans doute suis-je trop ironique, aujourd'hui, ou pas assez disposé à sourire, ou encore refusé-je que l'architecture délicatement chagrine de ce visage aux clairs cheveux lisses soit détruite par un sourire qui révélerait des dents un peu trop écartées), je fais mine de l'ignorer. C'est oublier combien elle a besoin de moi, besoin de presser mon corps pour se rassurer : elle jette à terre sa besace, marche à moi, très décidée, et avec un sourire d'un autre âge, faussement implorant et pâle, elle noue à mon cou ses mains, qu'elle a glacées, et me dit d'une voix claire, sa bouche contre ma joue: « Voyez, Monsieur, comme j'ai froid. »

















GAIA BAUR

gaiabaur@gmail.com

<http://gaiabaur.weebly.com>